

Préface

Les écrivains sont des êtres sadiques. Ils prennent un plaisir certain à envisager des situations impossibles dans lesquelles leurs pauvres personnages se débattent, tentent le tout pour le tout avec cet espoir aussi fou que vain de ne pas perdre la face. Bien sûr quand on a des initiales comme les miennes, on a toutes les excuses du monde pour forcer le trait. Ne dit-on pas : qui aime bien châtie bien ? J'avoue avoir beaucoup de tendresse pour mes protagonistes et je le leur prouve. A ma manière... en les brutalisant un peu. Et quitte à choquer le lecteur.

Le seul à s'en sortir sans trop d'égratignures est Rouen, dans un rôle secondaire mais de taille, car omniprésent. La ville que j'aime est celle des romanciers, celle de Hugo ou de Flaubert, pas celle qui s'offre, comme une fille facile, aux touristes de mai à octobre. Rouen et ses quartiers secrets, propices aux intrigues, aux dérèglements et à toutes les folies.

Mais, sans jamais se montrer, il y a une autre personne qui se balade avec nous tout au long de ce récit, figure emblématique qui aurait pu habiter rue des Deux Anges, figure alchimique aux facettes multiples. Comme mon héros. Comme moi, aussi.

Je vous laisse faire connaissance.

Ils n'ont fait aucun bruit. Ou alors je n'ai rien entendu. C'était peut-être en journée alors que je travaillais. Une chose était sûre : il y avait de la vie là-dessous !

Bizarre que Jo ne m'en ait pas touché un mot, enfin plutôt deux-trois et si possible dans un vocabulaire fleuri. Ma concierge, étrangement, m'avait choisi comme confident. Ou, pour être plus précis, comme commère adjoint. Il n'était pas un jour sans que nous ne passions un quart d'heure sur le paillason de la résidence ou une demi-heure dans le local à poubelles à évoquer les allées et venues du troupeau – oui, c'est ainsi que Jo appelait ses locataires de la rue des Deux Anges. Aussi ma déception fut grande ce matin en découvrant par moi-même que de nouvelles brebis avaient pris place dans l'enclos situé juste au-dessous du mien.

Lorsque je mis le nez dehors, un vent chaud me caressa les tempes déjà humides ; j'avais quitté mon nid d'aigle de façon précipitée et descendu les marches étroites en courant. Un peu de transpiration humectait mes aisselles et mon dos, mon cœur battait la chamade, j'haletais. Etant donné que mon but était d'en gagner, mes rares heures perdues n'étaient pas destinées au sport mais à d'autres penchants dont je parlerai plus tard.

— Salut Arsène ! Bonne journée, mon loulou ! me cria la concierge alors que je m'en allais sans lui faire le salut du matin dans le but de signifier mon grand déplaisir.

— A ce soir Jo ! lui répondis-je, par politesse.

— Où est-ce que tu vas ? Je t'ai servi ton café.

Je gardai le silence tout en pensant au délicieux fumet qui, le matin, nimbait sa cuisine et les couloirs de sa mai-

son. Je continuai à descendre d'un pas vif la pente de ma rue.

— Toi tu t'es levé du pied gauche, constata ma gardienne, les bras croisés au beau milieu de la rue.

— *I'm late, I must go*, lui criai-je sans me retourner, mais en saluant Madame Gabriel, une petite voisine de soixante-dix ans, avec ostentation.

— Nom de Dieu, quand est-ce que tu vas arrêter de parler l'amerloque ?

J'avais pris la mauvaise habitude de mélanger le français et l'anglais dans mes phrases. Je n'étais pas particulièrement calé dans la langue de Britney Spears mais c'était une matière qui m'avait marqué au lycée. Peut-être parce que j'étais sorti avec l'assistante en Terminale. Originnaire du Pays de Galle, la jeune femme, à peine plus âgée que moi, m'avait transmis le goût de la langue.

Ce mois de juin 2000 s'annonçait merveilleux, le soleil de 7 h 30 éclairait sauvagement la rue des Deux Anges, située dans la partie haute du quartier Saint Nicaise, mon Montmartre rouennais. J'avais choisi d'habiter cet endroit pour au moins deux raisons. La première était le nom de cette fort adorable venelle. La deuxième : la concierge.

Toujours j'avais désiré habiter une résidence gérée par une concierge. Mais pas n'importe laquelle : je voulais une de celles qui n'existent que dans les films des années 70, avec une jupe à carreaux et des cheveux gras. Le spécimen dont je rêvais se devait de répondre aux critères les plus stéréotypés possibles. Elle devait être moche, mal habillée et surtout ne pas faire son âge mais beaucoup plus. Je ne fus pas déçu : Jo était tout cela... en pire ! Elle avait un visage masculin et disgracieux, portait des fringues de chez Tati, parlait un dialecte inspiré du français et on lui donnait aisément soixante ans alors qu'elle n'en avait que cinquante. J'étais aux anges.

Cependant, à son contact, ces traits s'émoussèrent peu à peu et Jo finit par ne plus m'apparaître comme une

concierge. Je la considérais désormais comme une gardienne, dans le sens spirituel du terme, celui d'ange gardien, même si, avec son éternel tablier rouge à fleurs mauves, elle faisait davantage songer à une vilaine succube. Jo prenait soin de son cheptel comme un de ces chiens de berger que j'aimais voir à la télévision dans des séries réservées aux filles mais que tous les garçons regardaient en cachette. Cette stupide pensée fit tourner une rengaine dans ma tête alors que j'atteignais, soufflant comme un âne, le haut de la rue Poussin : « *Heïdi ! Heïdi ! Petite de fille des montagnes...* »

Jo devint bien vite une seconde mère pour moi. Je remercie le Ciel, ses anges et parfois les Ténèbres de l'avoir placée sur ma route. Sa protection me fut des plus précieuses, alors que, tout juste 18 ans, j'arrivai dans cette ville inconnue, avec comme seule attache l'absolue certitude de réussir quelque chose. Mon installation ne se fit pas sans mal, je ne veux pas parler du mal du pays, mais de cette boule oppressante qui grossissait dans mon estomac et me tordait les boyaux : quitter mes parents voulait dire mettre les compteurs à zéro et tout miser sur ma carrière.

Adolescent, mon rêve était de piloter un Boeing 747. L'expérience du décollage et de l'atterrissage représentait à mes yeux à peine ouverts sur le monde le summum de l'aventure. Je voulais toucher le ciel, voir d'autres décors que ceux de la maison en briques blanches des Domont, à Villennes sur les bords de Seine, en région parisienne, où je passai mon enfance. Je ne voudrais pas laisser croire que je dénigre mon enfance car elle fut fabuleuse mais en ce temps-là j'aspirais à autre chose qu'à la langueur des eaux coulant nonchalamment sous ma fenêtre.

L'élément liquide me devint très vite insoutenable, j'en vins à abhorrer la mer et, par extension, les vacances. Mon unique secours ne pouvait venir que de l'horizon, qui me semblait plus facile à atteindre en Concorde plutôt qu'en péniche. Malheureusement je n'étais pas un grand travail-

leur et l'impatience de mes parents eut raison de mes aspirations. Je ne pus passer mon brevet d'initiation de pilotage. J'ai donc quitté la chrysalide familiale en déchirant son pourtour filandreux, la rage de vivre dans l'estomac. Sur ma route, que j'ai faite en stop et en suivant les méandres de la Seine comme pour la narguer, j'ai rencontré, par hasard en flânant dans les rues de Rouen, la mère Noël, Marie-Joséphine Noël, fille illégitime d'une concierge et d'un haut fonctionnaire de l'Etat qui élit domicile à Saint-Domingue après une carrière politique aussi lucrative que malhonnête. Cette bonne femme que tout le monde appelait Jo, quelque peu rustre et pas bégueule pour un sou, m'offrit un toit et un emploi. Car la gardienne avait des connaissances et savait en user. Je n'ai jamais eu plus beaux cadeaux à ce jour.

Saisissant la première opportunité qui se présenta, je devins peintre en bâtiment. Honnête métier certes, mais pas réellement en accord avec mes idéaux premiers. Cependant il serait un peu abusif de dire que j'ai raté ma vie professionnelle car je n'ai jamais ressenti de frustration. Si j'avais choisi d'être artiste peintre, peut-être mon discours aurait-il été empreint d'amertume. Mais je ne peux pas dire que je suis malheureux ; bien au contraire ! J'ai trouvé mon épanouissement ailleurs, dans l'amour, et les marques de cette félicité s'affichaient dès le réveil sur mes lèvres. Ce matin-là, en me dirigeant vers la station de métro, je fis la constatation que je sifflais haut et fort le ridicule refrain « *Heidi ! Heidi ! Petite de fille des montagnes...* » Cette mélodie du bonheur invita la réflexion et le souvenir : je fis un saut de sept ans dans le passé et me retrouvai subitement au rayon fruits et légumes du Monoprix de la rue du Gros Horloge. Je me revis en train de choisir des pommes et des fruits de la passion : une jeune femme s'était approchée de moi, le sourire en pleine explosion :

— Arsène ! Bordel... Mais qu'est-ce que tu fous à Rouen ? s'écria la jeune femme qui arrivait en face de moi.

— Sophie, *what a surprise* !

— Alors ! qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Bah ! j'avais besoin de pommes...

— Non, je voulais dire dans ce bled, avait-elle demandé, un sourire angélique aux lèvres.

— J'ai trouvé du taf ici, et toi ?

— Moi aussi. Ça fait drôle de te revoir.

Nous avions, Sophie et moi, passé notre enfance et notre adolescence ensemble ; la rencontrer quelques jours après mon arrivée dans la capitale normande m'avait empli d'une joie incommensurable. Nous avions partagé tellement de choses. Nos premiers baisers dans le gymnase du collège, des promenades le long de la Seine, des promesses d'amour éternel... Et des séparations déchirantes quand sa famille déménagea.

Depuis cette rencontre inattendue entre bananes et kiwis nous ne nous quittâmes plus.

Le soir, il était convenu que je dîne avec Raoul, mon frère, que je voyais rarement. Il avait, tout comme moi, été victime des références littéraires de ma mère, Raoul étant le prénom de naissance du célèbre héros de Maurice Leblanc. Nous ne nous étions jamais entendu et ma Sophie chérie ne l’appréciait guère, ce qui n’arrangeait pas les choses. Pourtant il me semblait opportun de le revoir, parce que j’avais grandi et qu’il fallait repartir un jour sur de nouvelles bases.

Bien qu’habitant Paris, Raoul avait accepté de passer la soirée avec moi avant de reprendre le train le lendemain matin. L’invitation l’avait surpris mais ravi. Médecin légiste, mon grand frère avait beaucoup de travail et peu de temps. M’accorder quelques heures me laissait penser qu’il n’était pas hostile à un rapprochement familial.

Mais avant de préparer le repas – des tagliatelles *alla carbonara*, la seule recette que je ne rate jamais ! – je passai un coup de fil à ma Sophie afin d’entendre sa voix et de savoir comment sa journée s’était passée.

— Ouais, ça peut aller, dit-elle mollement.

— Un truc ne va pas ?

— Nan, rien.

— *Tell me...*

— Je bloque un peu sur cet article concernant le Grand Mage, ça me fout en rogne.

— Ah ! Encore cette affaire...

Je pris le parti d’écouter sans rechigner les nouvelles de la journée. Je n’étais pas un adepte des rubriques fait divers et cette histoire précisément me sortait par les trous de nez. Dès que je le pus, je changeais de sujet par le biais d’une blague entendue sur mon lieu de travail. Ma Sophie

chérie rit de bon cœur sans m'en vouloir pour cette diversion. Heureux de la quitter sur cette note joyeuse, je pouvais me mettre en cuisine.

L'exiguïté de l'espace réservé à cet effet dans mon petit deux pièces avait l'avantage de me forcer à être ordonné. Malgré cela, je ne réussis pas à mettre la main sur le gros sel et descendis au premier étage demander de l'aide, évitant de solliciter Jo qui m'aurait accaparé trop de temps. « Vous n'auriez pas du sel ? » demandais-je à celui qui ouvrit la porte, Peter, un grand brun d'un mètre quatre-vingt dix. « Qui c'est ? » fit une voix que j'identifiai immédiatement par son timbre nasillard : Olga, sa copine, qui avait quitté deux ans auparavant sa Lettonie natale afin de parfaire son français à l'Université de Rouen. « Entre-le dans la maison », proposa-t-elle, du mieux qu'elle put, après m'avoir entendu crier mon prénom. « Arsène ? » questionna une troisième voix que je ne connaissais pas. « Oui, Gerhart, c'est Arsène qui veut du sel » répondit Rachel qui, elle, sortait des WC, espace central du grand appartement qui hébergeait en permanence cinq ou six étudiants.

Après avoir passé dix bonnes minutes à expliquer que je ne pouvais rester, je remontai chez moi, une pincée de sel dans la paume de la main. Je n'en étais encore qu'à l'épluchage des oignons que l'interphone retentit.

— Comment vas-tu, frerot ? demanda Raoul en entrant.

— *I'm fine.*

— Tu t'es fait largué ? fit-il en me devisageant.

— Hein ?

— Tu viens de pleurer, ça se voit.

— Mais non ! Ce sont les oignons. Assieds-toi, tu veux un Ricard ?

J'avais acheté ce breuvage infâme rien que pour lui.

— Non, je n'en bois plus. Tu n'as pas plutôt du Martini ?

— Euh... si. Installe-toi, fais comme chez toi, lançai-je en me glissant discrètement dans la cage d'escalier.

Cette fois je fus obligé de sonner chez Jo : « Le Martini blanc, c'est la boisson officielle des concierges » m'avait-elle assuré un jour. Je réussis à ne rester que cinq minutes dans sa loge – un exploit –, temps suffisamment long pour inquiéter mon frère.

— J'étais aux toilettes, lui confiai-je en posant la bouteille sur la table basse.

— T'as des problèmes intestinaux ? dit-il, le plus sérieusement du monde.

— *Not really*... balbutiai-je, pris au dépourvu.

— Tu n'as pas plutôt du Martini rouge ?

Mon frère était l'archétype même de l'invité galère et j'avais oublié ce détail. Il était de ceux qui ne se gênaient pas pour sortir : « Les pâtes sont excellentes quoique un peu trop cuites ». Mais cette fois, j'étais résolu à ne pas me laisser marcher sur les pieds.

— *Well*, Avec une goutte de vinaigre de vin, je crois que l'affaire sera résolue, non ?

— Euh... On va en rester au blanc. Tu sais, je crois avoir beaucoup changé, je suis beaucoup moins chiant qu'avant. Je suis comme les bons crus... m'annonça-t-il avec un grand sourire.

— Raoul, tu sais bien qu'on n'a jamais fait de bons vins avec de la piquette !

Je me surpris beaucoup. Auparavant, je n'aurais jamais osé lui dire cela. Sa réaction aussi m'étonna, il se mit à rire bruyamment avant de lâcher un affectueux « *Fuck you !* »

— Alors Saint-Ex, quand est-ce que tu passes ton brevet de pilotage ?

— Je n'ai pas le temps, entre mon job et ma Sophie...

— Elle ne t'empêche pas de le faire quand-même ? s'écria-t-il en se redressant d'un bond.

— *Absolutly not !* Excuse-moi deux minutes, faut que je m'occupe du repas.

L'eau sur le gaz était en train de bouillir depuis au moins une demi-heure. Je jetai les pâtes dans la casserole tout en songeant aux relations humaines qui semblaient ne pouvoir être que conflictuelles. Je n'avais moi-même connu que des rapports difficiles voire musclés avec ma mère ou mon frère. De même avec mes collègues de travail, il fallait batailler dur pour maintenir un minimum de respect. Ma petite Sophie demeurait le seul bastion de gentillesse dans mon monde de brutes.

En revenant dans le salon, comme pour réduire toute velléité belliqueuse à néant je m'écriai : « J'espère que les pâtes ne seront pas trop cuites ! »